

# **PETRUS**

REVUE DE PRESSE

## ***La concordance des temps***

DE JÉRÉMIE NIEL

---

### **Théâtre - L'impossible relativité de la gravitation existentielle.**

On pourrait très bien être dans le Roter Salon de la Volksbühne de Berlin en Allemagne, dans la grande salle de la Grote Post d'Ostende en Flandre belge, mais on est plutôt à l'Usine C de Montréal où *La concordance des temps*, tout comme celle de ces lieux de création contemporaine pourtant éloignés, en devient forcément troublante. Oui, il y a un petit quelque chose de délicieusement européen dans cette pièce qui, depuis mercredi et jusqu'à vendredi prochain, réunit sur une même scène l'absolu James Hyndman et la cérébrale Évelyne de la Chenelière autour d'une adaptation théâtrale du roman écrit en 2011 par cette dramaturge et romancière atypique qui aime remettre en question sa condition avec une inclinaison dans le regard toujours agréable à suivre. Le changement de cadre est d'ailleurs réussi avec, à la clé, un objet scénique qui, en un peu plus d'une heure, installe la profondeur d'un texte, la délicatesse d'une réflexion existentielle, dans une mise en scène lumineuse, signée Jérémie Niel. Il joue ici avec la sonorité des mouvements, les ombres, la lumière et les échelles pour raconter une histoire en apparence ordinaire : deux êtres qui se rapprochent et s'éloignent inlassablement en cherchant autant à appréhender leur propre destinée que cette improbable gravitation qui les anime. Vertige, angoisse, incompréhension, nez qui saigne, gigot d'agneau, inconfort de la différence, mais surtout déroutante lucidité sur les rapports humains et sur les détails parfois hautement significatifs qui viennent avec, les composantes du roman d'Évelyne de la Chenelière sont là, incarnées par un duo de comédiens qui portent avec justesse dans la tonalité et précision dans le jeu cette exploration du moi au temps des relations compliquées, des peurs de l'engagement et des affections malmenées par une surexposition du « je ». L'ensemble baigne dans un environnement sonore fort en texture, en rupture et en distorsion, imaginé par Thomas Furey, forcément en symbiose avec la nature de cette introspection par le verbe qui, dans cette mutation scénique, trouve une élégance et un esthétisme dans la fragilité. Elle parle également au présent autant qu'elle l'interpelle, donnant au passage, avec des mots simples, cette rare intelligence narrative si agréable à côtoyer.

**Fabien Deglise, Le DEVOIR , 9 décembre 2013**

---

### **Le ballet de l'incertitude.**

C'est une véritable rencontre de grands esprits. En adaptant à la scène l'inclassable roman *La concordance des temps*, d'Évelyne de la Chenelière, Jérémie Niel arrive à sa maturité en tant que metteur en scène, dans un spectacle elliptique et introspectif d'une grande beauté.

Le roman croise les pensées de Pierre (James Hyndman) et Nicole (Evelyne de la Chenelière), couple au bord de la rupture, dont les réflexions se confondent dans la vie comme dans les rêves. Jérémie Niel en conserve l'essence et articule son travail autour de segments importants du texte, mais au diable l'exhaustivité: il a charcuté, reconfiguré, recomposé. Ce roman obéit d'ailleurs à une logique de pensée très accidentée, fonctionnant par allers-retours et suivant le rythme imprécis des divagations intérieures. Nul besoin d'en calquer précisément la structure.

Restent, dans le désordre, les séquences où Nicole évoque la mort de sa sœur, celles où Pierre raconte son incapacité à jouir de la beauté des plages, celles où Nicole hésite à rompre avec Pierre parce que ce serait « accorder beaucoup trop d'importance à leur couple ». Entre autres. De ces méditations, de ces doutes et de ces angoisses émerge un rapport compliqué avec soi et avec les autres: Pierre et Nicole sont des étrangers à tout ce qui les entoure, des inadéquats en toutes choses, des gens vifs de cœur et d'esprit mais étrangement incapables de profiter de leur vitalité et de reconnaître leur juste place en ce monde et le sens de leur existence.

Jérémie Niel, l'un des plus brillants metteurs en scène québécois du moment, nous a habitués à une esthétique claire-obscur, reposant sur des silences, de la pénombre, des voix et des respirations amplifiées, pour évoquer un monde intérieur agité, pour dévoiler le jeu des pulsions et pour mettre en lumière la solitude originelle de tout homme. Malgré le fait que cette pièce soit bavarde, que les mots y soient à l'avant-plan, cette esthétique contemplative et introspective se greffe ici au verbe et le fait résonner puissamment.

Encore plus cinématographique qu'à l'habitude, dans un rythme qui rappelle parfois le style Pommerat, La concordance des temps multiplie les fondus au noir, les clairs-obscur, la musique enrobante et les images fortes, découpant délicatement les silhouettes ombragées devant une fenêtre lumineuse. Les micros, certes, amplifient les voix et agissent comme réceptacle d'une parole abondante (et urgente), mais ils amplifient surtout les chuchotements, la discrétion, le doute dans la voix, les respirations incertaines. Un subtil dévoilement de l'étrangeté de la voix humaine et de l'étrangeté du corps audible, qui fait écho aux incertitudes de l'esprit.

Découpé en trois parties, le spectacle est marqué par la troublante scène du souper, où Pierre vit un épisode pulsionnel qui rappelle une scène de Tentatives, l'un des précédents spectacles de Niel. S'opère en lui un retour du refoulé, de l'ancestral, du primitif. Sortant de table pour apprivoiser cet état de déroute, il en reviendra transformé, ayant vécu une vive expérience de disparition de soi qui ne lui aura pas nécessairement donné une meilleure connaissance de lui-même. La mort, sans doute, est le seul soulagement de l'homme, tout en constituant sa plus grande hantise. C'est l'une des pistes de réflexion que ce spectacle invite à prendre, s'inscrivant dans une longue tradition de théâtre questionnant concrètement le vertige de la mort, des Grecs jusqu'à Beckett, Ionesco et Peter Handke.

### **Philippe Couture, VOIR , 6 décembre 2013**

---

Il y a deux ans, la prolifique et sensible auteure de théâtre Évelyne de la Chenelière faisait paraître chez Leméac son tout premier roman, La concordance des temps. Une histoire d'amour entre un homme aux pensées suicidaires, aux retards chroniques, et une femme qui pense à sa relation ambiguë avec la mer, avec sa mère, qui s'interroge sur les enfants, sur la mort. L'histoire d'une femme qui attend son homme au restaurant qui n'arrivera semble-t-il jamais, tous les deux perdus dans leurs souvenirs personnels et collectifs.

Jérémie Niel, signe l'adaptation du roman ainsi que la mise en scène. Il impose son style qui colle parfaitement au récit, dont on a à peine conservé le tiers : le jeu hyperréaliste des comédiens, des personnages ici empêtrés dans des monologues intérieurs qui finissent par se croiser ; le travail minutieux des zones d'ombres et de lumières sur la scène et dans une large fenêtre, qui passe du orange soleil couchant à un blanc éclatant, venant alors, comme un flash de caméra, interrompre la scène en cours ; et la scénographie épurée, ne présentant qu'un banc de parc et une table d'un café à laquelle la jeune femme mange une salade.

La parole de De la Chenelière reste étrange, singulière, confuse. On nage dans un récit on ne peut plus romantique, qui se voudrait chaleureux, enivrant, mais qui reste teinté d'une certaine froideur, comme si la mort avait frappé dès le départ ce couple à l'amour improbable. Niel a su aisément adapter à la scène la narration omnisciente du roman, créant deux personnages types, qui pourtant échappent, à un moment ou un autre, à l'unidimensionnalité qu'on pourrait leur octroyer – mention honorable au jeu de James Hyndman, qui incarne un Pierre tout aussi présent qu'insaisissable. Ils sont ainsi décalés, et ne concordent simplement pas. Un certain désespoir plane sur leur tête, de leur rencontre au baiser fougueux à l'annonce de leur séparation, qui, si elle se concrétise, « leur donnerait trop d'importance, donc qui s'avèrerait au final absolument inutile ».

Les réflexions fusent, des petites étincelles dans la nuit, sur l'amour, les relations, la mort, le deuil, le sang, la progéniture, les peurs, la bonté, l'existence, la sexualité, les fantasmes et l'intimité. Sur l'importance de nommer les choses, de les fixer dans le temps et l'espace, ou de rendre flou tout le reste. Mais surtout, sur l'épineuse question : qui sont-ils aux yeux de l'autre? On ne sombre pas dans une spirale, comme le roman peut nous le faire ressentir, en ne sachant pas qui parle ; la pièce nous présente plutôt des clichés, des moments choisis, névralgiques ou simples, de leur vie de couple. Pour y arriver,

elle nous naviguer au cœur de leurs réflexions, de leurs échanges. Puis, elle pulvérise les conventions théâtrales : les personnages brisent le quatrième mur sans effort, micro en main, pour parler d'une soirée entre copains. Ils monologuent à l'extérieur de la scène ou font dos au public.

Toujours amplifié, le son est travaillé : les différents microphones renvoient des voix aux sonorités différentes, nous permettant ainsi de distinguer les monologues des discussions. La musique, absolument superbe, de Tomas Furey, débute avec une mélodie au piano, puis deux, qui se marient, qui s'harmonisent ou qui dissonent. Puis, elle bouge, se transforme, empruntant des rythmes plus électros, plus dansants. Si les effets sonores sont généralement réussis, les bruits de fourchette, de couteau, de serviettes de papier et de mastication, au départ pertinents, viennent par la suite déranger l'oreille à quelques reprises, pervertissant l'esthétisme de la pièce.

Un brin contemplative, un brin cinématographique, un brin poétique, cette *Concordance des temps* explore avec une certaine efficacité, mais sans grande surprise, la magnifique prose d'Évelyne de la Chenelière, qui, semble-t-il, même en tentant sa chance dans le domaine de la littérature, n'est jamais trop loin du théâtre, bien malgré elle. Et c'est tant mieux pour nous.

**David Lefebvre, Mon (Théâtre) , 12 décembre 2013**

---

### **La concordance des temps fait du bien à l'âme**

Je vous parle ici d'un spectacle qui fait du bien à l'âme. La concordance des temps, c'est l'histoire d'une rupture, jouée avec les deux points de vue, souvent contradictoires, de l'homme et de la femme, mais avec un souci de la nuance exprimé dans le langage, la gestuelle, le décor, la musique qui transporte le spectateur et lui procure une expérience unique.

Sur scène, Évelyne de la Chenelière et James Hyndman. Ce texte a d'abord été un roman de madame de la Chenelière adapté et mis en scène avec beaucoup de finesse, de talent et de sensibilité par Jérémie Niel. La musique de Thomas Furey est parfaite et scande les étapes de cette relation dont on suit pas à pas la désintégration. Mais davantage qu'une autopsie, c'est une résonance magnétique dans le sens médical du mot, qui se produit sous nos yeux. Bien sûr qu'ils s'aiment ces deux-là. Elle est toujours à l'heure, il est souvent en retard. Il est traducteur et pour lui le langage sert à comprendre et à cerner les remous du monde alors que pour elle, ce même langage ne constitue pas un élément stabilisateur. Sa vision du monde à elle est floue, hors focus, celle de son compagnon se veut plus rationnelle, mais elle est, somme toute, également approximative.

Le texte alterne entre le lyrisme poétique et des considérations de tous les jours, chevauchant la gravité et la légèreté dans un même envol. Le couple a des rêves communs et l'auteur se sert d'une belle métaphore, celle de bergers allemands qui poursuivent des oiseaux dans le ciel et qui tachent de giclées de sang le coucher du soleil déjà embrasé de couleurs violentes. Mais ces rêves communs ne seront pas suffisants pour les souder à jamais.

Il existe une complicité manifeste entre Évelyne de la Chenelière et James Hyndman. Une connivence qui contribue à cette fusion entre l'idéal et le réel exprimée dans le texte et qui, dans leur couple, est détruite par une suite de petits désastres tout-puissants. Ces deux personnages demeurent également énigmatiques, comme nous le sommes parfois pour nous-mêmes et pour les autres, mais je vous jure qu'on ne peut résister à cette captivante invitation à un voyage terriblement familial, mais aussi plein d'une inquiétante étrangeté.

Il n'y a pas vraiment de raison, de cause profonde, à leur rupture. La vie, tout simplement, qui fait bifurquer un parcours qui se serait voulu lisse et qui se révèle soudainement abrupt et plein d'aspérités. Lui veut un enfant, pour l'amener à la plage, car sinon pourquoi faire des enfants si ce n'est pour les amener à la plage? Elle, raconte ce souper entre amis où on évoque des vacances passées en Corse et le goût délicieux du gigot d'agneau. Elle parlera aussi de deuils qui ont marqué sa vie. Sur la scène dépouillée de l'Usine C, leurs deux ombres chinoises projetées sont aussi évasives que les sentiments et les émotions dont ils veulent se saisir et garder prisonniers.

C'est un spectacle planant, irrésistible, exquis dont la séduction s'exerce à plusieurs niveaux. Je crois pouvoir dire que le lien émotif, cette entente secrète et idéale que l'on cherche avec un partenaire, Éveline de la Chenelière l'a trouvé avec son public grâce à cette surimpression entre passé et présent qui laisse aux fantômes l'opportunité de revenir.

**Marie-Claire Girard, Le Huffington Post , 8 décembre 2013**

---

Le grand plateau de l'Usine C est ouvert à une expérimentation signée Jeremie Niel. Adaptée du premier roman éponyme d'Éveline de la Chenelière, également présente sur scène, la pièce La Concordance des temps s'approprie une partie du texte, tout en conservant une latitude d'interprétation. Alors que la plupart des phrases prononcées sur scène par James Hyndman sont extraites du livre, une certaine portion de celles livrées par Éveline de la Chenelière reste libre à l'improvisation, pourvu que les comédiens conservent la chute prévue au scénario.

La scénographie dépouillée renforce le sentiment d'errance qui se dégage de la pièce. Un banc de parc, un micro sur pied, une table et une chaise, une ouverture invoquant une fenêtre sont les seuls éléments flottants du décor soigné et minimal. Tous les détails semblent ainsi mis sous la loupe, par l'éclairage brut qui découpe les objets et les visages, par le son amplifié qui nous plonge dans l'inconfortable intimité des personnages. Assise sur une chaise bancale, Nicole (Éveline de la Chenelière) mastique sa salade et ressasse ses pensées en attendant celui qui a été son amoureux. Un parallèle plus tard, Pierre (James Hyndman) tente d'assembler son esprit en cheminant vers ce qui semble être le rendez-vous qui cèlera leur rupture.

La trame de fond expose la notion d'être étranger au monde et à soi-même... sentiment compensé momentanément par la communion de l'amour, émotion ultime, mais éphémère. Les personnages, imparfaits et sublimés par les cicatrices de leur vécu, constatent avec surprise avoir réussi à accorder leur vie à celle de l'autre, pour ensuite en perdre aussi subitement l'harmonie. La pièce pousse ainsi une réflexion sur l'effet dramatique de la rupture et la finalité de la relation devient celle de l'être humain. La mort est imprégnée profondément dans le texte par des pensées telles que « Comment ne pas sans arrêt penser à la mort? » ou « Ce matin encore je me suis surpris de n'être pas mort dans mon sommeil » .

Les personnages témoignent de l'importance particulière qu'ils accordent aux mots, renouant l'intertextualité entre le théâtre et la littérature. L'interprétation, sur différents niveaux de langage, comprend de nombreuses répétitions, certaines évoquant davantage la lecture, le conte ou le jeu. Alors qu'un langage cinématographique empreint la représentation grâce à l'isolement visuel créé par l'éclairage et la puissance de la trame sonore, les images mentales par lesquelles on complète les parcelles de décors évoquent davantage le conte ou la lecture. Créant une distanciation un peu insistante, le metteur en scène apparaît sur scène à quelques reprises, renvoyant ses protagonistes à l'état d'acteur, qui tournent alors leur regard vide vers le public.

Éveline de la Chenelière est magnifique dans ce rôle de femme brisée dont la force intérieure veille comme un courant de fond. La volonté d'exprimer l'errance humaine et « le vertige métaphysique de notre finitude » lie le mandat du Théâtre Pétrus (fondé par Jérémie Niel en 2005) au texte d'Éveline de la Chenelière. L'union de leurs influences pluridisciplinaires donne naissance à une œuvre résolument authentique, où l'équilibre entre les mots et le silence trouve sa juste place.

**Philippe Couture, VOIR , 6 décembre 2013**

---